

LUC
FERRY

A classical marble statue of a bearded man, likely a philosopher, is shown in a thinking pose. The statue is set against a bright yellow background. Two modern people are climbing on the base of the statue. A man in a blue shirt and red shorts is climbing on the left side, and a woman in a green top and purple pants is climbing on the right side. The overall scene suggests a connection between ancient philosophy and modern life.

Apprendre
à vivre

Traité
de philosophie
à l'usage des jeunes
générations

Champs **essais**

APPRENDRE
À VIVRE

Luc Ferry

APPRENDRE
À VIVRE

Traité de philosophie
à l'usage des jeunes générations

Champs essais

© Éditions Plon, 2006.
© Éditions Flammarion, Paris, 2009 ; 2015.
© Éditions Flammarion, Paris, 2024, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0804-3896-6

À Gabrielle, Louise et Clara.

Avant-propos

Dans les mois qui ont suivi la publication de mon livre *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*, plusieurs personnes m'ont abordé spontanément dans la rue pour me dire à peu près ceci : « Je vous ai un jour entendu parler de votre ouvrage... c'était limpide, mais quand j'ai essayé de vous lire, je n'ai plus rien compris... » La remarque était directe, mais pas agressive. Elle me consterna d'autant plus ! Je me promis de chercher une solution, sans savoir trop comment j'allais m'y prendre pour être un jour aussi clair par écrit qu'on m'assurait l'être à l'oral...

Une circonstance m'a donné l'occasion d'y réfléchir à nouveau. En vacances dans un pays où la nuit tombe à six heures, quelques amis m'ont demandé d'improviser un cours de philosophie pour parents et enfants. L'exercice m'a contraint d'aller à l'essentiel comme jamais je n'avais pu le faire jusqu'alors, sans le secours de mots compliqués, de citations savantes ou d'allusions à des théories inconnues de mes auditeurs. Au fur et à mesure que j'avancais dans le récit de l'histoire des idées, je me suis rendu compte qu'il n'existait pas d'équivalent en librairie du cours que j'étais en train de construire, tant bien que mal, sans l'aide de ma bibliothèque. On trouve naturellement de nombreuses histoires de la philosophie. Il en est même d'excellentes, mais les meilleures sont trop arides pour quelqu'un

qui est sorti du monde universitaire, *a fortiori* pour qui n'y est pas encore entré, et les autres n'ont guère d'intérêt.

Ce petit livre est directement issu de ces réunions amicales. Bien que réécrit et complété, il en conserve encore le style oral. Son objectif est modeste et ambitieux. Modeste, parce qu'il s'adresse à un public de non-spécialistes, à l'image des jeunes avec lesquels j'ai conversé pendant le temps de ces vacances. Ambitieux, car je me suis refusé à admettre la moindre concession aux exigences de la simplification dès lors qu'elle aurait pu conduire à déformer la présentation des grandes pensées. J'éprouve un tel respect pour les œuvres majeures de la philosophie que je ne puis me résoudre à les caricaturer pour des motifs pseudo-pédagogiques. La clarté fait partie du cahier des charges d'un ouvrage qui s'adresse à des débutants, mais elle doit pouvoir s'obtenir sans détruire son objet, sinon elle ne vaut rien.

J'ai donc cherché à proposer une initiation qui, pour être aussi simple que possible, ne fasse pas son deuil de la richesse et de la profondeur des idées philosophiques. Son but n'est pas d'en donner seulement un avant-goût, un vernis superficiel ou un aperçu biaisé par les impératifs de la vulgarisation, mais bien de les faire découvrir telles qu'en elles-mêmes afin de satisfaire deux exigences : celle d'un adulte qui veut savoir ce que c'est que la philosophie mais n'envisage pas d'aller nécessairement plus loin ; celle d'un adolescent qui souhaite éventuellement l'étudier plus à fond, mais ne dispose pas encore des connaissances nécessaires pour pouvoir commencer à lire par lui-même des auteurs difficiles.

Voilà pourquoi j'ai tenté de faire figurer ici tout ce que je considère aujourd'hui comme vraiment essentiel dans l'histoire de la pensée, tout ce que je voudrais

léguer à ceux que je tiens au sens ancien, incluant la famille, comme mes amis.

Pourquoi cette tentative ?

D'abord, égoïstement, parce que le spectacle le plus sublime peut devenir une souffrance si l'on n'a pas la chance d'avoir à ses côtés quelqu'un pour le partager. Or c'est peu de dire, je m'en rends compte chaque jour davantage, que la philosophie ne fait pas partie de ce qu'on nomme d'ordinaire la « culture générale ». Un « homme cultivé » est censé connaître son histoire de France, quelques grandes références littéraires et artistiques, voire quelques bribes de biologie ou de physique, mais nul ne lui reprochera de tout ignorer d'Épictète, de Spinoza ou de Kant. Pourtant, j'ai acquis au fil des ans la conviction qu'il est précieux pour tout un chacun, y compris pour ceux aux yeux desquels elle ne saurait être une vocation, d'étudier un tant soit peu la philosophie, ne serait-ce que pour deux raisons toutes simples.

La première, c'est qu'on ne peut, sans elle, rien comprendre au monde dans lequel nous vivons. C'est la formation la plus éclairante, plus encore que celle des sciences historiques. Pourquoi ? Tout simplement parce que la quasi-totalité de nos pensées, de nos convictions, mais aussi de nos valeurs s'inscrit, sans que nous le sachions toujours, dans de grandes visions du monde déjà élaborées et structurées au fil de l'histoire des idées. Il est indispensable de les comprendre pour en saisir la logique, la portée, les enjeux...

Certaines personnes passent une grande part de leur vie à anticiper le malheur, à se préparer à la catastrophe – la perte d'un emploi, un accident, une maladie, la mort d'un proche, etc. D'autres au contraire vivent apparemment dans l'insouciance la plus totale. Elles considèrent même que des questions de ce genre n'ont pas droit de cité dans l'existence quotidienne, qu'elles relèvent d'un goût du morbide qui confine à la pathologie. Savent-elles, les unes comme les autres, que ces

deux attitudes plongent leurs racines dans des visions du monde dont les tenants et les aboutissants ont été déjà explorés avec une profondeur inouïe par les philosophes de l'Antiquité grecque ?

Le choix d'une éthique égalitaire plutôt qu'aristocratique, d'une esthétique romantique plutôt que classique, d'une attitude d'attachement ou de non-attachement aux choses et aux êtres face à la mort, l'adhésion à des idéologies politiques autoritaires ou libérales, l'amour de la nature et des animaux plus que des hommes, du monde sauvage plus que de la civilisation, toutes ces options et bien d'autres encore furent d'abord de grandes constructions métaphysiques avant de devenir des opinions offertes, comme sur un marché, à la consommation des citoyens. Les clivages, les conflits, les enjeux qu'elles dessinaient dès l'origine continuent, que nous le sachions ou non, à commander nos réflexions et nos propos. Les étudier à leur meilleur niveau, en saisir les sources profondes, c'est se donner les moyens d'être non seulement plus intelligent mais aussi plus libre. Je vois mal au nom de quoi on devrait s'en priver.

Mais, au-delà même de ce que l'on gagne en compréhension, en intelligence de soi et des autres par la connaissance des grandes œuvres de la tradition, il faut savoir qu'elles peuvent, tout simplement, aider à vivre mieux et plus libre. Comme le disent chacun à leur façon plusieurs penseurs contemporains, on ne philosophe pas pour s'amuser, ni même seulement pour comprendre le monde et se comprendre mieux soi-même, mais, parfois, « pour sauver sa peau ». Il y a dans la philosophie de quoi vaincre les peurs qui paralysent la vie, et c'est une erreur de croire que la psychologie pourrait aujourd'hui s'y substituer.

Apprendre à vivre, apprendre à ne plus craindre vainement les divers visages de la mort ou, tout simplement, à surmonter la banalité de la vie quotidienne, l'ennui, le temps qui passe, tel était déjà le but premier

des écoles de l'Antiquité grecque. Leur message mérite d'être entendu, car à la différence de ce qui a lieu dans l'histoire des sciences, les philosophies du passé nous parlent encore. C'est là d'ailleurs un point qui mérite à lui seul réflexion.

Quand une théorie scientifique se révèle être fausse, quand elle est réfutée par une autre manifestation plus vraie, elle tombe en désuétude et n'intéresse plus personne – hors quelques érudits. Les grandes réponses philosophiques apportées depuis la nuit des temps à la question de savoir comment vivre demeurent au contraire présentes. De ce point de vue, on pourrait comparer l'histoire de la philosophie à celle des arts, plutôt qu'à celle des sciences : de même que les œuvres de Braque ou de Kandinsky ne sont pas « plus belles » que celles de Vermeer ou de Manet, les réflexions de Kant ou de Nietzsche sur le sens ou le non-sens de la vie ne sont pas supérieures – ni d'ailleurs inférieures – à celle d'Épictète, d'Épicure ou de Bouddha. Il y a là des propositions de vie, des attitudes face à l'existence qui continuent de s'adresser à nous à travers les siècles et que rien ne peut rendre obsolètes. Alors que les théories scientifiques de Ptolémée ou de Descartes sont radicalement « dépassées » et n'ont plus d'intérêt autre qu'historique, on peut encore puiser dans les sagesses anciennes comme on peut aimer un temple grec ou une calligraphie chinoise tout en vivant de plain-pied dans le XXI^e siècle.

À l'instar du premier manuel de philosophie qui fut jamais écrit dans l'histoire, celui d'Épictète, ce petit livre tutoie son lecteur. Parce qu'il s'adresse d'abord à un élève, à la fois idéal et réel, qui est au seuil de l'âge adulte mais appartient encore par bien des liens au monde de l'enfance. Qu'on n'y voie aucune familiarité de mauvais aloi, mais seulement une forme d'amitié ou de complicité auxquelles seul le tutoiement convient.

CHAPITRE 1

Qu'est-ce que la philosophie ?

Je vais donc te raconter l'histoire de la philosophie. Pas toute, bien sûr, mais quand même ses cinq plus grands moments. Chaque fois, je te donnerai l'exemple d'une ou deux grandes visions du monde ou, comme on dit parfois, d'un ou deux grands « systèmes de pensée » liés à une époque afin que tu puisses commencer à lire par toi-même, si tu en as envie. Je veux aussi te faire d'entrée de jeu une promesse : si tu prends la peine de me suivre, tu sauras vraiment ce que c'est que la philosophie. Tu en auras même une idée assez précise pour décider si tu souhaites ou non y aller voir de plus près – par exemple en lisant plus à fond un des grands penseurs dont je vais te parler.

Malheureusement – à moins que ce soit au contraire une bonne chose, une ruse de la raison pour nous obliger à réfléchir – la question qui devrait aller de soi : « Qu'est-ce que la philosophie ? », est une des plus controversées que je connaisse. La plupart des philosophes d'aujourd'hui en discutent encore, sans trouver toujours à s'accorder.

Quand j'étais en classe de terminale, mon professeur m'assurait qu'il s'agissait « tout simplement » d'une « formation à l'esprit critique et à l'autonomie », d'une « méthode de pensée rigoureuse », d'un « art de

la réflexion » enraciné dans une attitude d'« étonnement », de « questionnement »... Ce sont là des définitions que tu trouveras encore aujourd'hui un peu partout dans les ouvrages d'initiation.

Malgré tout le respect que j'ai encore pour lui, je dois te dire d'emblée qu'à mes yeux de telles définitions n'ont à peu près rien à voir avec le fond de la question.

Qu'on réfléchisse en philosophie, cela est, certes, préférable. Qu'on y pense si possible avec rigueur et parfois sur le mode critique ou interrogatif aussi. Mais tout cela n'a rien, absolument rien de spécifique. Je suis sûr que tu connais toi-même une infinité d'autres activités humaines où l'on se pose aussi des questions, où l'on s'efforce d'argumenter du mieux qu'on peut sans être pour autant le moins du monde philosophe.

Les biologistes et les artistes, les physiciens et les romanciers, les mathématiciens, les théologiens, les journalistes et même les hommes politiques réfléchissent ou se posent des questions. Ils ne sont pas pour autant, que je sache, des philosophes. L'un des principaux travers de la période contemporaine est de réduire la philosophie à une simple « réflexion critique » ou encore à une « théorie de l'argumentation ». La réflexion et l'argumentation sont sans aucun doute des activités hautement estimables. Elles sont même indispensables à la formation de bons citoyens, capables de participer avec une certaine autonomie à la vie de la cité, c'est vrai. Mais ce ne sont là que des moyens pour d'autres fins que celles de la philosophie – car cette dernière n'est pas davantage un instrument politique qu'une béquille de la morale.

Je vais donc te proposer d'aller au-delà de ces lieux communs et d'accepter provisoirement, en attendant d'y voir plus clair par toi-même, une tout autre approche.

Elle part d'une considération fort simple, mais qui contient en germe l'interrogation centrale de toute philosophie : l'être humain, à la différence de Dieu – s'il existe ! – est mortel ou, pour parler comme les philosophes, c'est un « être fini », limité dans l'espace et dans le temps. Mais à la différence des animaux, il est le seul être qui ait conscience de ses limites. Il sait qu'il va mourir et que ses proches, ceux qu'il aime, aussi. Il ne peut donc s'empêcher de s'interroger sur cette situation qui, *a priori*, est inquiétante, voire absurde ou insupportable. Et bien sûr, pour cela, il se tourne d'abord vers les religions qui lui promettent le « salut ».

La finitude humaine et la question du salut

Je voudrais que tu comprennes bien ce mot – « salut » – et que tu perçoives aussi comment les religions tentent de prendre en charge les questions qu'il soulève. Car le plus simple, pour commencer à cerner ce qu'est la philosophie, c'est encore, comme tu vas voir, de la situer par rapport au projet religieux.

Ouvre un dictionnaire et tu verras que le « salut » désigne d'abord et avant tout « le fait d'être sauvé, d'échapper à un grand danger ou à un grand malheur ». Fort bien. Mais à quelle catastrophe, à quel péril effrayant les religions prétendent-elles nous faire échapper ? Tu connais déjà la réponse : c'est de la mort, bien sûr, qu'il s'agit. Voilà pourquoi elles vont toutes s'efforcer, sous des formes diverses, de nous promettre la vie éternelle, pour nous assurer que nous retrouverons un jour ceux que nous aimons – parents ou amis, frères ou sœurs, maris ou femmes, enfants ou petits-enfants, dont l'existence terrestre, inéluctablement, va nous séparer.

Dans l'Évangile de Jean, Jésus lui-même fait l'expérience de la mort d'un ami cher, Lazare. Comme le premier être humain venu, il pleure. Tout simplement,

il fait l'expérience, comme toi et moi, du déchirement lié à la séparation. Mais, à la différence de nous autres, simples mortels, il est en son pouvoir de ressusciter son ami. Et il le fait, pour montrer, dit-il, que « l'amour est plus fort que la mort ». Et c'est au fond ce message qui constitue l'essentiel de la doctrine chrétienne du salut : la mort, pour ceux qui aiment, pour ceux qui ont confiance dans la parole du Christ, n'est qu'une apparence, un passage. Par l'amour et par la foi, nous pouvons gagner l'immortalité.

Ce qui tombe bien, il faut l'avouer. Que désirons-nous, en effet, par-dessus tout ? Ne pas être seuls, être compris, aimés, ne pas être séparés de nos proches, bref, ne pas mourir et qu'ils ne meurent pas non plus. Or, l'existence réelle déçoit un jour ou l'autre toutes ces attentes. C'est donc dans la confiance en un Dieu que certains cherchent le salut et les religions nous assurent qu'ils y parviendront.

Pourquoi pas, si l'on y croit et que l'on a la foi ?

Mais pour ceux qui ne sont pas convaincus, pour ceux qui doutent de la véracité de ces promesses, le problème, bien entendu, reste entier. Et c'est là justement que la philosophie prend, pour ainsi dire, le relais.

D'autant que la mort elle-même – le point est crucial si tu veux comprendre le champ de la philosophie – n'est pas une réalité aussi simple qu'on le croit d'ordinaire. Elle ne se résume pas à la « fin de la vie », à un arrêt plus ou moins brutal de notre existence. Pour se rassurer, certains sages de l'Antiquité disaient qu'il ne faut pas y penser puisque, de deux choses l'une : ou bien je suis en vie, et la mort, par définition, n'est pas présente, ou bien elle est présente et, par définition aussi, je ne suis plus là pour m'inquiéter ! Pourquoi, dans ces conditions, s'embarrasser d'un problème inutile ?

Le raisonnement, malheureusement, est un peu trop court pour être honnête. Car la vérité, c'est que

la mort, à l'encontre de ce que suggère l'adage ancien, possède bien des visages différents *dont la présence est paradoxalement tout à fait perceptible au cœur même de la vie la plus vivante.*

Or c'est bien là ce qui, à un moment ou à un autre, tourmente ce malheureux être fini qu'est l'homme puisque seul il a conscience que le temps lui est compté, que l'irréparable n'est pas une illusion et qu'il lui faut peut-être bien réfléchir à ce qu'il doit faire de sa courte vie. Edgar Poe, dans un de ses poèmes les plus fameux, incarne cette idée de l'irréversibilité du cours de l'existence dans un animal sinistre, un corbeau perché sur le rebord d'une fenêtre, qui ne sait dire et répéter qu'une seule formule : *Never more* – « Plus jamais ».

Poe veut dire par là que la mort désigne en général tout ce qui appartient à l'ordre du « jamais plus ». Elle est, *au sein même de la vie*, ce qui ne reviendra pas, ce qui relève irréversiblement du passé et que l'on n'a aucune chance de retrouver un jour. Il peut s'agir des vacances de l'enfance en des lieux et avec des amis qu'on quitte sans retour, du divorce de ses parents, des maisons ou des écoles qu'un déménagement nous oblige à abandonner, et de mille autres choses encore : même s'il ne s'agit pas toujours de la disparition d'un être cher, tout ce qui est de l'ordre du « plus jamais » appartient au registre de la mort.

Tu vois, en ce sens, combien elle est loin de se résumer à la seule fin de la vie biologique. Nous en connaissons une infinité d'incarnations au beau milieu de l'existence elle-même et ces visages multiples finissent par nous tourmenter, parfois même sans que nous en ayons tout à fait conscience. Pour bien vivre, pour vivre libre, capable de joie, de générosité et d'amour, il nous faut d'abord et avant tout vaincre

la peur – ou, pour mieux dire, « les » peurs tant les manifestations de l'Irréversible sont diverses.

Mais c'est là, justement, que religion et philosophie divergent fondamentalement.

*Philosophie et religion : deux façons opposées
d'approcher la question du salut*

Face à la menace suprême qu'elles prétendent nous permettre de surmonter, comment opèrent, en effet, les religions ? Pour l'essentiel, par la foi. C'est elle, et elle seule en vérité, qui peut faire retomber sur nous la grâce de Dieu : si tu as foi en Lui, Dieu te sauvera, disent-elles, en quoi elles requièrent avant toute autre vertu *l'humilité* qui s'oppose à leurs yeux – c'est ce que ne cessent de répéter les plus grands penseurs chrétiens, de saint Augustin à Pascal – à l'arrogance et à la vanité de la philosophie. Pourquoi cette accusation lancée contre la libre pensée ? Tout simplement parce que cette dernière prétend bien, elle aussi, nous sauver sinon de la mort elle-même, du moins des angoisses qu'elle inspire, *mais par nos propres forces et en vertu de notre seule raison*. Voilà, du moins d'un point de vue religieux, l'orgueil philosophique par excellence, l'audace insupportable déjà perceptible chez les premiers philosophes, dès l'Antiquité grecque, plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

Et c'est vrai. Faute de parvenir à croire en un Dieu sauveur, le philosophe est d'abord celui qui pense qu'en connaissant le monde, en se comprenant soi-même et en comprenant les autres autant que nous le permet notre intelligence, nous allons parvenir, dans la lucidité plutôt que dans une foi aveugle, à surmonter nos peurs.

En d'autres termes, si les religions se définissent elles-mêmes comme des « doctrines du salut » par un Autre, grâce à Dieu, on pourrait définir les grandes philosophies

comme des doctrines du salut par soi-même, sans l'aide de Dieu.

C'est ainsi qu'Épicure, par exemple, définit la philosophie comme une « médecine de l'âme¹ » dont l'objectif ultime est de nous faire comprendre que « la mort n'est pas à redouter ». C'est là encore tout le programme philosophique que son plus éminent disciple, Lucrèce, expose dans son poème intitulé *De la nature des choses* :

« Il faut avant tout chasser et détruire cette crainte de l'Achéron [le fleuve des Enfers] qui, pénétrant jusqu'au fond de notre être, empoisonne la vie humaine, colore toute chose de la noirceur de la mort et ne laisse subsister aucun plaisir limpide et pur. »

Mais c'est tout aussi vrai pour Épicète, l'un des plus grands représentants d'une autre école philosophique de la Grèce ancienne dont je te parlerai dans un instant, le stoïcisme, qui va même jusqu'à réduire **toutes** les interrogations philosophiques à une seule et même source : la crainte de la mort.

Écoutons-le un instant s'adresser à son disciple au fil des entretiens qu'il échange avec lui :

« As-tu bien dans l'esprit, lui dit-il, que *le principe de tous les maux* pour l'homme, de la bassesse, de la lâcheté, c'est... la crainte de la mort ? Exerce-toi contre elle ; qu'à cela tendent *toutes tes paroles, toutes tes études, toutes tes lectures et tu sauras que c'est le seul moyen pour les hommes de devenir libres*². »

1. Il propose dans cette optique quatre remèdes aux maux directement liés au fait que nous sommes mortels : « Les dieux ne sont pas à craindre, la mort n'est pas à redouter, le bien facile à acquérir, le mal facile à supporter. »

2. Voir le recueil intitulé *Les Stoïciens*, Gallimard, La Pléiade, p. 1039.

On retrouve encore ce même thème chez Montaigne, dans son fameux adage selon lequel « philosophe c'est apprendre à mourir », mais aussi chez Spinoza, avec sa belle réflexion sur le sage qui « meurt moins que le fou », chez Kant, lorsqu'il se demande « ce qu'il nous est permis d'espérer », et même chez Nietzsche, qui retrouve, avec sa pensée de l'« innocence du devenir », les éléments les plus profonds des doctrines du salut forgées dans l'Antiquité.

Ne t'inquiète pas si ces allusions aux grands auteurs ne te disent encore rien. C'est normal puisque tu commences. Nous allons revenir à chacun de ces exemples pour les clarifier et les expliciter.

Ce qui importe seulement, pour l'instant, c'est que tu comprennes pourquoi, aux yeux de tous ces philosophes, la crainte de la mort nous empêche de bien vivre. Pas seulement parce qu'elle génère de l'angoisse. À vrai dire, la plupart du temps, nous n'y pensons pas – et je suis sûr que tu ne passes pas tes journées à méditer le fait que les hommes sont mortels ! Mais, bien plus profondément, parce que l'irréversibilité du cours des choses, qui est une forme de mort au cœur même de la vie, menace toujours de nous entraîner dans une dimension du temps qui corrompt l'existence : celle du passé où viennent se loger ces grands corrupteurs de bonheur que sont la nostalgie et la culpabilité, le regret et le remords.

Tu me diras peut-être qu'il suffit de ne plus y penser, d'essayer, par exemple, de s'en tenir aux souvenirs les plus heureux plutôt que de ressasser les mauvais moments.

Mais paradoxalement, la mémoire des instants de bonheur peut tout aussi bien nous tirer insidieusement hors du réel. Car elle les transforme avec le temps en des « paradis perdus » qui nous attirent insensiblement vers le passé et nous interdisent ainsi de goûter le présent.

Comme tu le verras dans ce qui suit, les philosophes grecs pensaient que le passé et le futur sont les deux maux qui pèsent sur la vie humaine, les deux foyers de toutes les angoisses qui viennent gâter la seule et unique dimension de l'existence qui vaille d'être vécue – tout simplement parce qu'elle est la seule réelle : celle de l'instant présent. Le passé n'est plus et le futur n'est pas encore se plaisaient-ils à souligner, et pourtant, nous vivons presque toute notre vie entre souvenirs et projets, entre nostalgie et espérance. Nous nous imaginons que nous serions beaucoup plus heureux si nous avions enfin ceci ou cela, de nouvelles chaussures ou un ordinateur plus performant, une autre maison, d'autres vacances, d'autres amis... Mais à force de regretter le passé ou d'espérer en l'avenir, nous en finissons par manquer la seule vie qui vaille d'être vécue, celle qui relève de l'ici et du maintenant et que nous ne savons pas aimer comme elle le mériterait sûrement.

Face à ces mirages qui corrompent le goût de vivre, que nous promettent les religions ?

Que nous n'avons plus à avoir peur, puisque nos principales attentes seront comblées et qu'il nous est possible de vivre le présent tel qu'il est... en attendant quand même un avenir meilleur ! Il existe un Être infini et bon qui nous aime par-dessus tout. Nous serons ainsi sauvés par lui de la solitude, de la séparation d'avec des êtres chers qui, même s'ils disparaissent un jour en cette vie, nous attendront dans une autre.

Que faut-il faire pour être ainsi « sauvé » ? Pour l'essentiel, il suffit de croire. C'est en effet dans la foi que l'alchimie doit s'opérer et par la grâce de Dieu. Face à Celui qu'elles tiennent pour l'Être suprême, Celui dont tout dépend, elles nous invitent à une attitude qui tient tout entière en deux mots : confiance

– en latin le mot se dit *fides* qui veut également dire « foi » – et humilité.

C'est en quoi aussi la philosophie, qui emprunte un chemin contraire, confine au *diabolique*.

La théologie chrétienne a développé dans cette optique une réflexion profonde sur les « tentations du diable ». Le démon, contrairement à l'imagerie populaire souvent véhiculée par une Église en mal d'autorité, n'est pas celui qui nous écarte, sur le plan moral, du droit chemin en faisant appel à la faiblesse de la chair. C'est celui qui, sur le plan spirituel, fait tout son possible pour nous *séparer* (*dia-bolos* veut dire en grec « celui qui sépare ») du lien vertical qui relie les vrais croyants à Dieu et qui seul les sauve de la désolation et de la mort. Le *Diabolos* ne se contente pas d'opposer les hommes entre eux, en les poussant par exemple à se haïr et à se faire la guerre, mais beaucoup plus grave, il coupe l'homme de Dieu et le livre ainsi à toutes les angoisses que la foi avait réussi à guérir.

Pour un théologien dogmatique, la philosophie – sauf, bien entendu, si elle est soumise de part en part à la religion et mise tout entière à son service (mais alors, elle n'est plus vraiment philosophie...) – est par excellence l'œuvre du diable, car en incitant l'homme à se détourner des croyances pour faire usage de sa raison, de son esprit critique, elle l'entraîne insensiblement vers le terrain du *doute*, qui est le premier pas hors de la tutelle divine.

Au début de la Bible, dans le récit de la Genèse, c'est, comme tu t'en souviens peut-être, le serpent qui joue le rôle du Malin quand il pousse Adam et Ève, justement, à *douter* du bien-fondé des commandements divins interdisant de toucher au fruit défendu. Si le serpent veut que les deux premiers humains s'interrogent et croquent la pomme, c'est afin qu'ils désobéissent à Dieu, parce que en les séparant de Lui, il sait qu'il va pouvoir leur infliger tous les tourments

inhérents à la vie des simples mortels. C'est avec la « chute », la sortie du paradis premier – où nos deux humains vivaient heureux, sans peur aucune, en harmonie avec la nature comme avec Dieu –, que les premières formes d'angoisse apparaissent. Toutes sont liées au fait qu'avec la chute, elle-même directement issue du doute quant à la pertinence des interdits divins, les hommes sont devenus mortels.

La philosophie – toutes les philosophies, si divergentes soient-elles parfois dans les réponses qu'elles tentent d'apporter – nous promet aussi d'échapper à ces peurs primitives. Elle a donc, au moins à l'origine, en commun avec les religions la conviction que l'angoisse empêche de vivre bien : non seulement elle nous interdit d'être heureux, mais aussi d'être libres. C'est là, comme je te l'ai déjà suggéré par quelques exemples, un thème omniprésent chez les premiers philosophes grecs : on ne peut ni penser ni agir librement quand on est paralysé par la sourde inquiétude que génère, même lorsqu'elle est devenue inconsciente, la crainte de l'irréversible. Il s'agit donc d'inviter les humains à se « sauver ».

Mais, comme tu l'as maintenant compris, ce salut doit venir non d'un *Autre*, d'un Être « transcendant » (ce qui veut dire « extérieur et supérieur » à nous), *mais bel et bien de nous-mêmes*. La philosophie veut que nous nous tirions d'affaire par nos propres forces, par les voies de la simple raison, si du moins nous parvenons à l'utiliser comme il faut, avec audace et fermeté. Et c'est cela, bien sûr, que veut dire Montaigne quand, faisant lui aussi allusion à la sagesse des anciens philosophes grecs, il nous assure que « philosopher c'est apprendre à mourir ».

Toute philosophie est-elle donc vouée à être athée ? Ne peut-il y avoir une philosophie chrétienne, juive, musulmane ? Et si oui, en quel sens ? Inversement, quel statut accorder aux grands philosophes qui,

comme Descartes ou comme Kant, furent croyants ? Et pourquoi d'ailleurs, me diras-tu peut-être, refuser la promesse des religions ? Pourquoi ne pas accepter avec humilité de se soumettre aux lois d'une doctrine du salut « avec Dieu » ?

Pour deux raisons majeures, qui sont sans doute à l'origine de toute philosophie.

D'abord – et avant tout – parce que la promesse que nous font les religions pour calmer les angoisses de mort, à savoir celle d'après laquelle nous sommes immortels et allons retrouver après la mort biologique ceux que nous aimons, est, comme on dit, trop belle pour être vraie. Trop belle aussi, et tout aussi peu crédible, l'image d'un Dieu qui serait comme un père avec ses enfants. Comment la concilier avec l'insupportable répétition des massacres et des malheurs qui accablent l'humanité : quel père laisserait ses enfants dans l'enfer d'Auschwitz, du Rwanda, du Cambodge ? Un croyant dira sans doute que c'est là le prix de la liberté, que Dieu a fait les hommes libres et que le mal doit leur être imputé. Mais que dire des innocents ? Que dire des milliers de petits enfants martyrisés au cours de ces ignobles crimes contre l'humanité ? Un philosophe finit par douter que les réponses religieuses suffisent¹. Il finit toujours plus ou moins par penser que la croyance en Dieu, qui vient comme par contrecoup, en guise de consolation, nous fait peut-être bien perdre davantage en lucidité qu'elle ne nous fait gagner en sérénité. Il respecte les croyants, bien entendu. Il ne prétend pas nécessairement qu'ils ont tort, que leur foi est absurde, encore moins que l'inexistence de Dieu est certaine. Comment, d'ailleurs, pourrait-on prouver que Dieu n'existe pas ? Simplement, il n'a pas la foi,

1. On objectera que cette argumentation ne vaut que contre les visions populaires de la religion. Sans doute. Elles n'en sont pas moins les plus nombreuses et les plus puissantes en ce sens.

un point c'est tout, et dans ces conditions, il lui faut chercher ailleurs, penser autrement.

Mais il y a plus. Le bien-être n'est pas le seul idéal sur Terre. La liberté, aussi, en est un. Et si la religion calme les angoisses en faisant de la mort une illusion, elle risque de le faire au prix de la liberté de pensée. Car elle exige toujours plus ou moins, en contrepartie de la sérénité qu'elle prétend procurer, qu'à un moment ou à un autre on abandonne la raison pour faire place à la foi, qu'on mette un terme à l'esprit critique pour accepter de croire. Elle veut que nous soyons, face à Dieu, comme des petits enfants, non des adultes en qui elle ne voit, finalement, que d'arrogants raisonneurs.

Philosopher plutôt que croire, c'est au fond – du moins du point de vue des philosophes, celui des croyants étant bien entendu différent – préférer la lucidité au confort, la liberté à la foi. Il s'agit bien en un sens, c'est vrai, de « sauver sa peau », mais pas à n'importe quel prix.

Mais dans ces conditions, me diras-tu peut-être, si la philosophie est pour l'essentiel une quête de la vie bonne hors religion, une *recherche du salut sans Dieu*, d'où vient qu'on la présente si volontiers dans les manuels comme un art de bien penser, de développer l'esprit critique, la réflexion et l'autonomie individuelle ? D'où vient que, dans la cité, à la télévision ou dans la presse, on la réduise si souvent à un engagement moral qui oppose, dans le cours du monde tel qu'il va, le juste et l'injuste ? Le philosophe n'est-il pas par excellence celui qui comprend ce qui est, puis s'engage et s'indigne contre les maux du temps ? Quelle place accorder à ces autres dimensions de la vie intellectuelle et morale ? Comment les concilier avec la définition de la philosophie que je viens d'esquisser ?

*Les trois dimensions de la philosophie :
l'intelligence de ce qui est (théorie), la soif
de justice (éthique) et la quête du salut (sagesse)*

Bien évidemment, même si la quête du salut sans Dieu est bien au cœur de toute grande philosophie, si c'est là son objectif essentiel et ultime, il ne saurait s'accomplir sans passer par une réflexion approfondie sur l'intelligence de ce qui est – ce qu'on nomme d'ordinaire la « théorie » – comme sur ce qui devrait être ou qu'il faudrait faire – ce qu'on désigne habituellement sous le nom de morale ou d'éthique¹.

La raison en est d'ailleurs assez simple à comprendre.

Si la philosophie, comme les religions, trouve sa source la plus profonde dans une réflexion sur la « finitude » humaine, sur le fait qu'à nous autres mortels, en effet, le temps est compté et que nous sommes les seuls êtres dans ce monde à en avoir pleinement conscience, alors il va de soi que la question de savoir ce que nous allons faire de cette durée limitée ne peut être éludée. À la différence des arbres, des huîtres ou des lapins, nous ne cessons de nous interroger sur notre rapport au temps, sur ce à quoi nous allons

1. Une remarque de vocabulaire, pour éviter des malentendus. Faut-il dire « morale » ou « éthique » et quelle différence y a-t-il au juste entre ces deux termes ? Réponse simple et claire : *a priori*, aucune, et tu peux les utiliser indifféremment. Le mot « morale » vient du mot latin qui signifie « mœurs » et le mot « éthique » du mot grec qui signifie, lui aussi, « mœurs ». Ils sont donc parfaitement synonymes et ne se distinguent que par leur langue d'origine. Cela dit, certains philosophes ont profité du fait que l'on avait deux termes pour leur donner des sens différents. Chez Kant, par exemple, la « morale » désigne l'ensemble des principes généraux et l'« éthique » leur application concrète. D'autres philosophes encore s'accorderont pour désigner par « morale » la théorie des devoirs envers autrui, et par « éthique » la doctrine du salut et de la sagesse. Pourquoi pas ? Rien n'interdit d'utiliser ces deux mots pour leur donner des sens différents. Mais rien n'oblige non plus à le faire et, sauf précision contraire, j'utiliserai ces deux termes comme des synonymes parfaits dans la suite de ce livre.

l'occuper ou l'employer – que ce soit d'ailleurs pour une période brève, l'heure ou l'après-midi qui vient, ou longue, le mois ou l'année en cours. Inévitablement, nous en venons, parfois à l'occasion d'une rupture, d'un événement brutal, à nous interroger sur ce que nous faisons, pourrions ou devrions faire de notre vie tout entière.

En d'autres termes l'équation « mortalité + conscience d'être mortel » est un cocktail qui contient comme en germe la source de toutes les interrogations philosophiques. Le philosophe est d'abord celui qui pense que nous ne sommes pas là « en touristes », pour nous divertir. Ou pour mieux dire, même s'il devait parvenir, au contraire de ce que je viens de dire, à la conclusion que seul le divertissement vaut la peine d'être vécu, du moins serait-ce là le résultat d'une pensée, d'une réflexion et non d'un réflexe. Ce qui suppose que l'on parcourt trois étapes : celle de la *théorie*, celle de la *morale* ou de l'*éthique*, puis celle de la conquête du *salut* ou de la *sagesse*.

On pourrait formuler les choses simplement de la façon suivante : la première tâche de la philosophie, celle de la théorie, consiste à se faire une idée du « terrain de jeu », à acquérir un minimum de connaissance du monde dans lequel notre existence va se dérouler. À quoi ressemble-t-il, est-il hostile ou amical, dangereux ou utile, harmonieux ou chaotique, mystérieux ou compréhensible, beau ou laid ? Si la philosophie est quête du salut, réflexion sur le temps qui passe et qui est limité, elle ne peut pas ne pas commencer par s'interroger sur la nature de ce monde qui nous entoure. Toute philosophie digne de ce nom part donc des sciences naturelles qui nous dévoilent la structure de l'univers – la physique, les mathématiques, la biologie, etc. – mais aussi des sciences historiques qui nous éclairent sur son histoire comme sur celle des hommes. « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre », disait

Platon à ses élèves en parlant de son école, l'Académie, et à sa suite aucune philosophie n'a jamais prétendu sérieusement faire l'économie des connaissances scientifiques. Mais il lui faut aller plus loin et s'interroger aussi sur les *moyens* dont nous disposons pour connaître. Elle tente donc, au-delà des considérations empruntées aux sciences positives, de cerner la nature de la connaissance en tant que telle, de comprendre les méthodes auxquelles elle recourt (par exemple : comment découvrir les causes d'un phénomène ?) mais aussi les limites qui sont les siennes (par exemple : peut-on démontrer, oui ou non, l'existence de Dieu ?).

Ces deux questions, celle de la nature du monde, celle des instruments de connaissance dont disposent les humains, constituent ainsi l'essentiel de la partie *théorique* de la philosophie.

Mais il va de soi qu'en plus du terrain de jeu, qu'en plus de la connaissance du monde et de l'histoire dans laquelle notre existence va prendre place, il nous faut aussi nous intéresser aux autres humains, à ceux avec lesquels nous allons jouer. Car non seulement nous ne sommes pas seuls, mais le simple fait de l'éducation montre que nous ne pourrions tout simplement pas naître et subsister sans l'aide d'autres humains, à commencer par nos parents. Comment vivre avec autrui, quelles règles du jeu adopter, comment nous comporter de manière « vivable », utile, digne, bref, de manière tout simplement « juste » dans nos relations aux autres ? C'est toute la question de la seconde partie de la philosophie, la partie non plus théorique, mais *pratique*, celle qui relève, au sens large, de la sphère *éthique*.

Mais pourquoi s'efforcer de connaître le monde et son histoire, pourquoi s'efforcer même de vivre en harmonie avec les autres ? Quelle est la finalité ou le sens de tous ces efforts ? Faut-il d'ailleurs que cela ait

un sens ? Toutes ces questions, et quelques autres du même ordre nous renvoient à la troisième sphère de la philosophie, celle qui touche, tu l'as compris, à la question ultime du *salut* ou de la *sagesse*. Si la philosophie, selon son étymologie, est « amour » (*philo*) de la sagesse (*sophia*), c'est en ce point qu'elle doit s'abolir pour faire place, autant qu'il est possible, à la sagesse elle-même, qui se passe bien sûr de toute philosophie. Car être sage, par définition même, ce n'est pas aimer ou chercher à l'être, c'est, tout simplement, vivre sagement, heureux et libre autant qu'il est possible, en ayant enfin vaincu les peurs que la finitude a éveillées en nous.

*

* *

Mais tout cela devient bien trop abstrait, j'en ai conscience et il ne sert à rien de continuer à explorer la définition de la philosophie sans en donner maintenant un exemple concret. Il te permettra de voir à l'œuvre les trois dimensions – théorie, éthique, quête du salut ou sagesse – que nous venons d'évoquer.

Alors le mieux, c'est d'entrer sans plus tarder dans le vif du sujet, de commencer par le commencement en remontant aux origines, aux écoles de philosophie qui fleurissaient dans l'Antiquité. Je te propose de considérer le cas de la première grande tradition de pensée : celle qui passe par Platon et Aristote puis trouve son expression la plus achevée, ou à tout le moins la plus « populaire », dans le stoïcisme. C'est donc par lui que nous allons débiter. Ensuite, nous pourrions continuer à explorer ensemble les plus grandes époques de la philosophie. Il nous faudra aussi comprendre pourquoi et comment on passe d'une vision du monde à une autre. Est-ce parce que la réponse qui précède ne nous suffit pas, parce

qu'elle ne nous convainc plus, parce qu'une autre l'emporte sans contestation, parce qu'il existe en soi plusieurs réponses possibles ?

Tu comprendras alors en quoi la philosophie est, contrairement, là encore, à une opinion courante et faussement subtile, bien davantage l'art des réponses que celui des questions. Et comme tu vas pouvoir en juger *par toi-même* – autre promesse cruciale de la philosophie, justement parce qu'elle n'est pas religieuse et ne fait pas dépendre la vérité d'un Autre – tu vas bientôt percevoir combien ces réponses sont profondes, passionnantes, et pour tout dire géniales.

CHAPITRE 2

Un exemple de philosophie antique

L'amour de la sagesse selon les stoïciens

Commençons par un peu d'histoire, pour que tu aies au moins une idée du contexte dans lequel l'école stoïcienne est née.

La plupart des historiens s'accordent à dire que la philosophie a vu le jour en Grèce, aux alentours du VI^e siècle avant Jésus-Christ. On a coutume d'appeler cela le « miracle grec », tellement cette naissance soudaine est étonnante. Qu'y avait-il, en effet, avant et ailleurs – avant le VI^e siècle et dans d'autres civilisations que la civilisation grecque ? Et pourquoi cette brusque apparition ?

On peut bien sûr en discuter longuement – et savamment. Mais, pour l'essentiel, je crois qu'à ces questions deux réponses assez simples sont cependant possibles.

La première, c'est que dans toutes les civilisations que nous connaissons avant et ailleurs que dans l'Antiquité grecque, ce sont des religions qui tenaient lieu, si l'on peut dire, de philosophie. Ce sont elles qui détenaient le monopole des réponses apportées à la question du salut, des discours destinés à calmer les angoisses nées du sentiment de notre mortalité. La

pluralité quasi infinie des cultes dont nous avons plus ou moins conservé la trace en témoignent. C'est dans la protection des dieux, non dans l'exercice de leur raison que les hommes, pendant longtemps, ont sans doute cherché leur salut.

Quant à savoir pourquoi cette quête prit un jour, en Grèce, la forme d'une recherche « rationnelle », émancipée des croyances religieuses, il semble bien que la nature, au moins pour une part démocratique, de l'organisation politique de la cité y soit pour quelque chose. Car elle favorisait chez les élites, comme nulle autre avant elle, la liberté et l'autonomie de pensée. Dans leurs assemblées, les citoyens grecs avaient pris l'habitude de discuter, de délibérer, d'argumenter en permanence et en public – et c'est très certainement cette tradition républicaine qui a favorisé l'apparition d'une pensée libre, affranchie des contraintes liées aux divers cultes religieux.

C'est ainsi qu'il existait déjà à Athènes, dès le IV^e siècle avant notre ère, de nombreuses écoles philosophiques. Le plus souvent, on les désignait par le nom des lieux où elles s'étaient établies. Par exemple, le père fondateur de l'école stoïcienne, Zénon de Kition (qui est né vers 334 et mort vers 262 avant Jésus-Christ), enseignait sous des arcades recouvertes de peintures. C'est comme cela que le mot « stoïcisme » a été créé. Il vient tout simplement du grec *stoa* qui signifie « portique ».

Les leçons que dispensait Zénon sous ses fameuses arcades étaient gratuites et publiques. Elles reçurent un écho si considérable qu'à sa mort son enseignement fut poursuivi et prolongé par ses disciples.

Le premier successeur de Zénon fut Cléanthe d'Assos (vers – 331/–230), et le second, Chrysippe de Soles (vers – 280/–208). Ce sont les trois grands noms de ce qu'il est convenu de désigner comme le « stoïcisme ancien ». En dehors d'un bref poème, l'*Hymne à Zeus* de Cléanthe, nous n'avons pratiquement rien

Chapitre 6

Après la déconstruction.

La philosophie contemporaine

Une première possibilité pour la philosophie contemporaine : poursuivre dans la voie de la déconstruction ouverte par Nietzsche, Marx et Freud..., 236 – Si la déconstruction se renverse en cynisme, si sa critique des « idoles » sacralise le monde tel qu'il est, comment la dépasser à son tour ?, 239 – L'avènement du « monde de la technique » selon Heidegger : le retrait de la question du sens, 243 – De la différence entre la science moderne et la technique contemporaine, 247 – Le passage de la science à la technique : la mort des grands idéaux ou la disparition des fins au profit des moyens, 248 – Deux voies possibles pour la philosophie contemporaine : devenir une « discipline technique » à l'université ou s'engager enfin à penser l'humanisme après la déconstruction, 255 – Pourquoi chercher à penser, après la déconstruction, les bases d'un humanisme débarrassé des « idoles » de la métaphysique moderne ? L'échec du matérialisme, 260

I. <i>Theoria</i> : vers une pensée inédite de la transcendance	269
<i>De la theoria comme « autoréflexion », 276</i>	
II. Une morale fondée sur la sacralisation d'autrui : la divinisation de l'humain	279
III. Repenser la question du salut : à quoi sert de grandir ?.....	284
<i>L'exigence de la pensée élargie, 284 – La sagesse de l'amour, 289 – Le deuil d'un être aimé, 298</i>	
<i>En guise de conclusion...</i>	303
<i>Bibliographie</i>	307
<i>Dix questions pour aller plus loin.</i> <i>Entretien avec Luc Ferry</i>	309

LUC FERRY

Apprendre à vivre

On apprend à vivre en apprenant à philosopher : cette évidence mérite d'être rappelée à tous ceux qui voient dans la philosophie une simple formation à l'esprit critique, un ensemble de techniques d'argumentation permettant de brillantes – mais peu fécondes – dissertations...

La philosophie va bien au-delà des grandes notions abstraites, elle nous parle de la finalité de nos existences. À travers elle, nous tentons de vaincre notre angoisse d'être mortels sans le secours des religions et de répondre à la question de notre salut. Fort de cette conviction, Luc Ferry nous entraîne dans un passionnant voyage à travers l'histoire de la philosophie, de la sagesse antique à la déconstruction contemporaine en passant par la naissance du christianisme, de l'humanisme et de la postmodernité. Au terme de cet enseignement, qui allie avec brio la clarté et la profondeur, le lecteur est plus instruit – il est aussi plus libre.

Philosophe, ancien ministre, **Luc Ferry** est l'auteur de nombreux ouvrages traduits dans une quarantaine de langues dont *La Révolution de l'amour* (2010), *7 façons d'être heureux ou les paradoxes du bonheur* (2016) et *La Révolution transhumaniste* (2016).

En couverture: Illustration d'après des images
© Shutterstock/Richard Panasevich, Paper Trident

Flammarion